

Résistance analogique

Pour les enfants à Noël

Pour les enfants, à Noël, j'ai parlé pour la première fois à une intelligence artificielle – consciemment et intentionnellement. L'observation de mon âme qui s'en est suivie m'a surprise par son impétuosité, même si — me connaissant — je m'y attendais.

Je me sens profondément humiliée et offensée. Bien sûr, je n'ai pas conversé avec le monstre de mon plein gré, mais sous la contrainte. Oui, c'est bien cela : ni humain, ni animal, ni aucun autre être vivant, mais une création sous-sensible qui se présente sous une forme intelligente. Il en est ainsi pour mon petit cœur d'enfant, que je protège comme un agneau. Je n'ai aucune raison d'égorger ou de dresser ce cœur de mouton ; je le laisse simplement paître et vivre. Comme un don de Dieu, pour lequel je suis reconnaissante.

Ah, l'enfant intérieur, si violemment courtisé sur le marché des *best-sellers*... En réalité, il se déplace avec une certaine maladresse, tel un simplet, à travers le monde. Mais je pense qu'il est toujours nécessaire, plus que jamais à l'avenir. C'est pourquoi j'ai créé un petit écosystème pour lui. Une sorte de Mongolie intérieure pour les créatures de l'âme.

Voilà tout ce qui s'est passé : j'ai cueilli des coings ce week-end. Ils ont une force de gravité impressionnante quand ils vous tombent sur la tête. Avec l'âge, le réflexe de cligner des yeux diminue et on a plus souvent des projections dans les yeux. C'est ce qui s'est produit cette fois-ci aussi ; dorénavant, je ne cueillerai les coings qu'avec des lunettes de sécurité.

Lundi matin, j'ai tenté de joindre le cabinet de l'ophtalmologue. M'attendant à des heures d'attente ou à une ligne constamment occupée, j'ai d'abord été agréablement surprise : une voix enregistrée m'a informée que je serais mis en relation immédiatement. Mais ensuite, ce fut le choc : « Bonjour, a-t-elle dit, je suis une ia et je m'appelle *Félix*, veuillez s'il vous plaît me parler comme à un humain... »

Deux impulsions en moi. L'une me pousse à raccrocher immédiatement et à foncer chez l'ophtalmologue. Non, me dit l'autre, je ne ferai pas ça — je te prends pour un être humain. **tu** es un dragon artificiel, et maintenant je vais te parler comme ça — et j'insiste sur ce « **tu** » — en minuscules ! Je parlerais gentiment aux humains, mais pas à toi. Bien sûr, quelque chose en moi est déjà tombé dans le piège, car je réagis involontairement et humainement à l'inhumain. Je m'emporte, en lui beuglant à contrecœur les informations demandées, d'un ton volontairement hyper-laconique et inarticulé. J'étais assez curieuse de voir s'il comprendrait. Eh bien, il a compris et réagi comme il se doit. Un instant, j'ai songé à utiliser la vieille astuce : bredouiller de façon incompréhensible, comme on le faisait autrefois pour raccourcir la procédure et vous mettre en relation avec quelqu'un. Mais ça n'aurait pas marché ici. Malgré toute son amabilité *félixienne* presque enfantine, la voix rauque et menaçante laissait transparaître une obstination inébranlable. Finalement, après quelques échanges sur l'intensité de ma douleur et la nature des fluides, j'ai appris les horaires des urgences. Bon sang, on eût pu faire tellement

plus simple ; une petite annonce aurait suffi.

Mais il y a aussi l'expérience de l'état d'âme. C'est grotesque ! Comment imaginer sérieusement parler à une machine qui n'en est même pas une, mais un automate incorporel ? À cela s'ajoute la honte, cette sensation de se gifler soi-même quand on doit expliquer sa douleur à un automate. Troisièmement, il y a la rage face à cette contrainte nécessaire. Et tout cela alors qu'on est malade et blessé. Le *week-end* précédent, j'avais un problème d'oreille et j'ai appelé le 115 ; on m'a indiqué que le temps d'attente pour une mise en relation téléphonique était d'environ 30 minutes. Mais je pouvais aussi me connecter en ligne.

Une autonomie surprenante

J'ai décidé d'aller voir mon voisin, infirmier de profession, qui, avec sa lampe frontale et sa loupe, a conclu que je souffrais de délires – il n'y avait rien d'autre dans mon oreille. Le lendemain, c'était bien le cas. Grâce à lui, j'ai passé un week-end sans soucis ; sinon, j'aurais dû faire quarante kilomètres en voiture jusqu'au cabinet médical le plus proche, en pleine campagne. Oh *Félix*, si seulement tu savais à quel point la communication humaine est merveilleuse de nos jours... Mais peut-être qu'un jour, quand on appellera, ce monstre virtuel annoncera : « Hé, abrutie, pourquoi ne pas essayer d'abord le monde analogique ? Quelqu'un pourrait peut-être t'aider ! » Bien sûr, cela suppose qu'il y ait encore quelqu'un, que quelque part, d'une manière ou d'une autre, un être humain sera présent, peut-être aussi rarement qu'une licorne, mais bien là, présent et accessible. C'est pourquoi je ne vais pas sur *Internet* ; je reste ici. Ici, dans la crèche de la réalité, où les choses s'appauvrissent de plus en plus. Mais, pour citer Rilke – lui aussi une Licorne – « *Être ici c'est glorieux.* »¹

Non, je n'irai pas à Berlin manifester devant le ministère fédéral du numérique et de la

modernisation du secteur public. Ils ont récemment distribué des millions d'euros d'aide au développement à l'industrie du jeu vidéo. Je reste ici avec les jeunes du quartier. Ils sont en pleine révolution numérique. Ils ont tous un smartphone et une tablette depuis des années. L'un d'eux a même reçu un drone à Noël dernier – à seulement 10 ans !

Hier, nous sommes allés chez *McDonald's*. Un de mes enfants ne savait pas quoi commander. À ma grande joie, il a insisté pour se renseigner au préalable – connaître le menu pour pouvoir choisir. Ce n'était pas tant une question d'instinct, mais plutôt une exploration minutieuse des options. Ma suggestion, « Regardons le menu ! », a suscité des murmures stupéfaits. « On n'a pas ça ici », ont-ils dit, « on choisit seulement sur l'écran, et il faut commander tout de suite. » « N'importe quoi », ai-je rétorqué en montrant le panneau à l'extérieur. Finalement, nous nous sommes retrouvés au comptoir, et un jeune homme nous a dit : « Oui, vous pouvez commander directement à la caisse là-bas... » C'est d'une simplicité, d'une rapidité et d'une fraîcheur inégalées dans un fast-food ! Les enfants étaient ravis de cette autonomie inattendue. J'ai pu rester assise pour la dernière commande de glaces ; ils ont même osé aller voir le jeune homme eux-mêmes.

Je reste donc soit une bergère soit, pour reprendre l'image mythologique, postée à la porte étroite de la réalité. Et lorsque des centaines d'intelligences *félixennes* déferleront sur nous, elles devront d'abord me dépasser, l'une après l'autre. Je reste pour les enfants. Surtout à Noël. De toute façon, je ne peux plus voyager ; ma carte de réduction expire, et Dieu seul sait s'il sera possible — exceptionnellement, comme l'an dernier — de la réimprimer sur papier. Le diable aussi.

Die Drei 6/2025. (TDK)

Ute Hallaschka est eurhythmiste, pédagogue en théâtre, animatrice de séminaires et auteure.

1 Rainer Maria Rilke : *Duineser Elegien* — https://de.wikisource.org/wiki/Die_siebente_Elegie